

Article

« Les Francs-Maçons, la connaissance scientifique et les machines au siècle des Lumières »

Jacques Charles Lemaire

Lumen: Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Lumen :

travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle, vol. 25, 2006, p. 73-81.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1012078ar>

DOI: 10.7202/1012078ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

6. Les Francs-Maçons, la connaissance scientifique et les machines au siècle des Lumières

L'enseignement supérieur des matières scientifiques, qui avait reçu tant de faveur à l'époque de la Renaissance, tombe en déliquescence à l'époque de Louis XIV. Sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, les universités françaises se consacrent en ordre principal à la diffusion du savoir théologique (la Sorbonne), au droit et à la médecine. Les sciences pures (mathématiques et physique) n'entrent pas dans la composition des programmes de formation universitaire. Quiconque entend se former dans ces disciplines se trouve bien démuné : seul le Collège royal (ancêtre du Collège de France), où professait Lalande, comportait des cours portant sur les sciences, à côté de nombreux enseignements de caractère littéraire.

Astronome et mathématicien, Joseph-Jérôme Le Français de Lalande (1732-1807) comprend assez tôt le rôle que la franc-maçonnerie de son temps peut exercer en faveur de la connaissance scientifique. Initié dans une loge de Bourg-en-Bresse (*Saint-Jean des Élus*), il fonde à Paris la loge *Les Sciences* aux environs de 1765 et en préside les travaux. La dénomination même de cet Atelier (assez mal connu en raison de la disparition de ses archives) indique clairement l'intention de son initiateur¹ : dans l'esprit de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, ces maîtres d'œuvre qui n'ont entretenu aucun lien étroit avec la société maçonnique, les membres de la loge *Les Sciences* entendaient favoriser le développement des connaissances techniques en raison de leur conviction intime, élaborée à la fin du traité *De l'esprit* (1758) d'Helvétius, lui-même membre fon-

1 Jean-Paul De Lagrave, *Madame Helvétius et la Société d'Auteuil*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, p. xiii et 77.

dateur de la loge², selon lequel l'éducation scientifique, fondée sur l'observation du monde et la maîtrise des lois de la mécanique³, revêtait une importance capitale dans la formation morale de l'être humain.

Helvétius disparaît le 11 mars 1776, l'année même où est instituée la loge *Les Neuf Sœurs*, qui va reprendre le flambeau allumé par *Les Sciences*. On a dit de cet Atelier qu'il constituait davantage une académie qu'un Atelier maçonnique. Cette appréciation est assez injuste dans la mesure où la dimension de réflexion philosophique et la volonté de «rassembler ce qui est épars», propres à la réalité maçonnique, sont proclamées dans un article de son règlement, approuvé par le Grand Orient de France en 1777 : «La loge des *Neuf Sœurs*, en faisant des vertus maçonniques la base et l'appui de son institution, a cru devoir y joindre la culture des sciences, des lettres et des arts. C'est les ramener à leur véritable origine. Les arts ont eu, comme la Maçonnerie, l'avantage inappréciable de rapprocher les hommes⁴».

D'entrée de jeu, *Les Neuf Sœurs*, qui comptent aussi des artistes sur ses colonnes — des peintres (Greuze et Vernet), des sculpteurs (Houdon) et des gens de lettres (Chamfort, Voltaire, Florian, Parny⁵, Delille⁶, Roucher, Louis Sébastien Mercier⁷, etc.) — accordent une place éminente aux hommes de science. Lalande, auteur de l'article «franc-maçon» de l'*Encyclopédie*⁸ : il sera suivi en 1779 par Benjamin Franklin (1706-1790), alors ministre plénipotentiaire des États-Unis à

-
- 2 Gordon R. Silber, «In search of Helvetius's Early Career as a Freemason», *Eighteenth Century Studies*, vol. 15, 1982, p. 421-441, et Louis Amiable, *Une Loge maçonnique d'avant 1789 : la Loge des Neuf Sœurs*, augmenté d'un commentaire et de notes critiques de Charles Porset, Paris, Édimaif, 1989, p. 14-15 du commentaire.
 - 3 Irving Louis Horowitz, *Claude Helvetius : Philosopher of Democracy and Enlightenment*, New York, Paine-Whitman, 1954, p. 159.
 - 4 L. Amiable, *Une Loge maçonnique d'avant 1789 : la Loge des Neuf Sœurs*, op. cit., p. 32.
 - 5 Jacques Charles Lemaire, «Parny et la franc-maçonnerie», *Études sur le XVIII^e siècle*, 2, 1975, p. 43-55.
 - 6 Édouard Guitton, *Jacques Delille (1738-1813) et le poème de la nature en France de 1750 à 1820*, Paris, Klincksieck, coll. «Publications de l'Université de Haute Bretagne», 1974, p. 296-314.
 - 7 Robert Amadou, «Un discours maçonnique de Louis Sébastien Mercier. Soyons maçons et point académiciens», *Renaissance traditionnelle*, 13, 1973, p. 20-27, et «Encore à propos de Louis Sébastien Mercier», *Renaissance traditionnelle*, 27, 1976, p. 214.
 - 8 Charles Porset, «Lalande et le courant rationaliste», *Franc-Maçonnerie et Lumières au seuil de la Révolution française*, Paris, Grand Orient de France, 1985, p. 29-43.

Paris et inventeur du paratonnerre⁹. C'est sous le vénéralat de Franklin que *Les Neuf Sœurs* inaugurent (en novembre 1780) la Société Apollonienne, ou groupement académique dévoué à l'instruction des sciences et des arts, dont les séances hebdomadaires, ouvertes aux hommes comme aux femmes, aux francs-maçons comme aux profanes, avaient pour mission d'activer les connaissances nouvelles¹⁰ en un temps où le clergé catholique avait réussi à se réserver l'enseignement supérieur comme un monopole.

Antoine Court de Gébelin (1719-1784), membre des *Neuf Sœurs*, préside la Société Apollonienne. Ce savant d'origine protestante, auteur d'un ouvrage monumental intitulé *Le Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*¹¹, était l'ami¹² du docteur Franz Anton Mesmer (initié à la franc-maçonnerie dans son Autriche natale), dont il défendait les thèses relatives au magnétisme animal¹³, ou propriété qu'ont les corps de recevoir l'action d'un fluide universellement répandu et unique moyen de maintenir l'équilibre de toutes les fonctions vitales¹⁴. Considéré comme un fondateur lointain de la psychanalyse par ses recherches sur l'inconscient¹⁵, Mesmer, qui entre 1781 et 1784 partage son temps entre Spa (une ville d'eau située dans la Belgique d'aujourd'hui)

9 Claude-Anne Lopez, *Le Sceptre et la Foudre. Benjamin Franklin à Paris*, Paris, Mercure de France, 1990, p. 233.

10 L. Amiable, *Une Loge maçonnique d'avant 1789 : la Loge des Neuf Sœurs*, op. cit., p. 187-190.

11 Wallace Kirsop, «Cultural Networks in Pre-Revolutionary France : some Reflexions on the Case of Antoine Court de Gébelin», *Australian Journal of French Studies*, vol. 17, 1981, p. 233.

12 Cette amitié s'explique en partie par la guérison d'une affection contractée en 1783, que Court de Gébelin devait à Mesmer. Voir Anne-Marie Mercier-Faivre, «Franc-maçonnerie et protestantisme : le mythe des origines à travers le *Monde primitif* de Court de Gébelin (1773-1782)», *Franc-Maçonnerie et religions dans l'Europe des Lumières*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les Dix-huitièmes siècles », 1998, p. 63.

13 Les partisans de Mesmer fondent à Paris une *Société de l'Harmonie* destinée à répandre les théories sur le magnétisme. L'un des principaux animateurs de ce groupe, avec Nicolas Bergasse, auteur de *Considérations sur le magnétisme animal*, est un franc-maçon assez actif, Savalette de Langes. Voir Robert Darnton, *La fin des Lumières. Le mesmérisme et la Révolution*, trad. Marie-Allyx Revellat, Paris, Perrin, coll. « Pour l'histoire », 1984, p. 44 et 76.

14 Les théories de Mesmer ont été vivement combattues par Condorcet et par Franklin, au nom de motifs scientifiques que l'un et l'autre ont explicitement justifiés (Robert Darnton, *La Fin des Lumières. Le mesmérisme et la Révolution*, op. cit., p. 62-64).

15 Franklin Rausky, *Mesmer ou la révolution thérapeutique*, Paris, Payot, 1977, p. 219-239.

et Paris, a beaucoup œuvré, dans les milieux mondains¹⁶ qui se passionnent pour ses baquets et ses expériences sur les fluides, pour la reconnaissance d'une harmonie universelle physique, morale et sociale¹⁷. Le succès de son *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal* (Genève, 1779) comporte des connotations politiques qui ont été mises en évidence par Robert Darnton¹⁸.

La Société Apollonienne répond à la demande du temps en offrant aux contemporains de véritables «lumières», c'est-à-dire des connaissances dans les matières délaissées par l'université «officielle» (en particulier les sciences et la technologie), et en y associant des valeurs propres à la philosophie maçonnique (l'idéal du bonheur terrestre, les idées de liberté et de progrès)¹⁹.

En 1781, la Société Apollonienne se mue en Musée de Paris et demeure animée par Court de Gébelin auquel vient s'adjoindre l'abbé Cordier de Saint-Firmin, un historien et homme de lettres membre des *Neuf Sœurs* et parrain de Voltaire dans cette loge²⁰. A la fin de l'année 1781, le Musée de Paris subit la concurrence d'une autre société savante d'origine maçonnique, appelée le Musée français ou, tout simplement, le Musée. Cet établissement d'enseignement, qui se place comme l'autre dans la tradition au moins nominale de la partie du palais fondé à Alexandrie et occupé par Ptolémée qui y rassemblait les savants et les philosophes les plus célèbres de son époque, accentue plus encore que son prédécesseur l'intérêt pour les sciences et les techniques. Il est fondé et animé par Jean-François Pilâtre de Rozier (1756-1785), physicien et aéroneute de

16 On ne doit pas compter au nombre des hommes de science francs-maçons Joseph Balsamo, dit Cagliostro, dont l'appartenance maçonnique est incontestable, mais qui s'est fait connaître dans la bonne société du temps comme un mystagogue aux théories fumeuses et friponnes, et non comme un chercheur honnête et désintéressé.

17 Une description précise de ces expérimentations se lit dans Cl.-A. Lopez, *Le Sceptre et la Foudre. Benjamin Franklin à Paris*, p. 155-156, et l'ensemble de la théorie de Mesmer est finement exposé dans R. Darnton, *La fin des Lumières. Le mesmerisme et la Révolution*, *op. cit.*, p. 18-20.

18 R. Darnton, *La Fin des Lumières. Le mesmerisme et la Révolution*, *op. cit.*, p. 115-136.

19 Didier Masseau, *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle*, Paris, P.U.F., coll. « Perspectives littéraires », 1994, p. 66-74, et Daniel Roche, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993, p. 396.

20 Charles Porset, *Voltaire franc-maçon*, La Rochelle, Rumeur des âges, 1995, p. 35 et Jacques Charles Lemaire, «L'image de Voltaire dans l'historiographie maçonnique de langue française», *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1977, p. 313.

renom (passionné par la découverte des frères Montgolfier, il s'est tué en 1785 en tentant de traverser la Manche en ballon), membre de la loge du *Grand Chapitre général*²¹. Pilâtre appartenait à l'entourage de Monsieur, frère du roi (le futur Louis XVIII), et obtint l'appui du prince et de son épouse pour fonder son établissement avec l'autorisation du gouvernement. Son Musée poursuit une double ambition tout à fait originale : offrir aux savants et aux amateurs des laboratoires pour réaliser leurs expériences, mais aussi enseigner à un public plus large l'usage des machines et lui indiquer toutes les applications possibles de ces instruments mécaniques²². Le programme d'enseignement du Musée comprend des cours de physique et de chimie servant d'introduction aux arts et métiers ainsi qu'un enseignement des mathématiques et de la physique expérimentale spécialement appliqué aux arts mécaniques. Les organisateurs du Musée insistent donc sur la mise en pratique de la pensée scientifique : cette dimension «utilitaire» correspond parfaitement aux vues des rédacteurs de l'*Encyclopédie*.

Devant le succès éclatant remporté par les activités du Musée dans les sphères savantes (l'Académie des sciences, l'Académie française, la Société royale de médecine dispensent leurs encouragements au Musée) et dans les milieux de la bourgeoisie intellectuelle, Pilâtre reçoit de Monsieur un immeuble situé en plein cœur de Paris, non loin du Palais-Royal, où est organisée une exposition publique permanente des inventions utiles aux arts et aux techniques. C'est à l'occasion de l'inauguration de ce nouveau siège de la société qu'est tiré, au début de décembre 1784, un magnifique feu d'artifice en l'honneur de Buffon²³. Pour assurer une bonne gestion du Musée, Pilâtre s'adjoit une équipe d'administrateurs et un secrétaire perpétuel. Le premier en date des secrétaires élus est Élie Moreau de Saint-Méry (1750-1819), membre de la loge des *Neuf Sœurs*²⁴.

21 A. Le Bihan, *Francs-maçons parisiens du Grand Orient de France (fin du XVIII^e siècle)*, Paris, Bibliothèque nationale, coll. « Mémoires et documents — Commission d'histoire économique et sociale de la Révolution française », 1966, p. 396.

22 L. Amiable, *Une Loge maçonnique d'avant 1789 : la Loge des Neuf Sœurs*, op. cit., p. 187-204.

23 *Ibid.*, p. 197.

24 A. Le Bihan, *Francs-maçons parisiens du Grand Orient de France (fin du XVIII^e siècle)*, op. cit., p. 367.

La disparition de Pilâtre le 15 juin 1785 dans les circonstances tragiques évoquées plus haut²⁵ n'a pas ralenti les activités du Musée. Au contraire. Deux frères du roi, le comte de Provence et le comte d'Artois, apportent publiquement leur soutien à l'entreprise. Moreau de Saint-Méry s'applique à étendre les diverses disciplines d'enseignement et à étoffer les cours des professeurs, parmi lesquels on compte plusieurs membres des *Neuf Sœurs*. Jean-François Marmontel (1723-1799), secrétaire perpétuel de l'Académie française, enseigne l'histoire avec, comme adjoint, Joseph-Dominique Garat (1749-1833), futur ministre de la Justice (1793-1794)²⁶. Condorcet (1743-1794), autre membre de l'Académie française, dispense des cours de mathématiques appliquées à l'astronomie et au calcul des probabilités²⁷. Le comte Antoine de Fourcroy, chimiste, développe le secteur de ce qu'il est convenu d'appeler, à l'époque, les «sciences naturelles²⁸». En décembre 1785, le Musée abandonne son nom au profit de la dénomination de Lycée, en souvenir de l'école philosophique animée à Athènes par Aristote. Sa faveur est si grande que le Lycée éclipse définitivement le Musée de Paris.

Au sein du Lycée, le rôle de Condorcet revêt une importance capitale. C'est lui qui est ordinairement chargé de la leçon inaugurale relative à la chaire de mathématiques. Dans ses allocutions, il ne manque jamais d'insister sur l'importance du rôle de la raison et de l'expérience dans la réflexion scientifique²⁹. Ces prises de position sans ambages en faveur de la recherche débarrassée des oripeaux de la scolastique, et sa conviction très ferme à l'égard de la grandeur de l'esprit humain, lui ont valu

-
- 25 La montgolfière de Pilâtre, qui est accompagné de Pierre-Ange Romain, s'écrase contre les rochers de Wimereux, près de Boulogne, au petit matin du 15 juin 1785. Une première tentative de traversée de la Manche en ballon, dans le sens Douvres-Calais, avait été réussie par Jean-Pierre Blanchard et l'Américain John Jefferies le 7 janvier 1785. Voir Raymond Fontaine, *La Manche en ballon : Blanchard contre Pilâtre de Rozier*, Dunkerque, Westhoek Éditions, 1982, p. 119-149 et 151-168.
- 26 Voir sa notice biographique dans Marc Régaldo, *Un Milieu intellectuel : la Décade philosophique (1794-1807)*, Lille, Thèse de l'Université, t. 5, p. 724-726.
- 27 La question de l'appartenance maçonnique de Condorcet demeure controversée. Voir en particulier Élisabeth et Robert Badinter, *Condorcet (1743-1794). Un intellectuel en politique*, Paris, Fayard, 1988, p. 179, ainsi que Pierre Guillaume et Pierre Lesigne, «Sur Condorcet franc-maçon», *Chroniques d'histoire maçonnique*, 38, 1987, p. 21-43.
- 28 W.A. Smeaton, «The Early Years of the *Lycée* and the *Lycée des Arts*. A Chapter in the Lives of A.L. Lavoisier and A.F. Fourcroy», *Annals of Science. A Quarterly Review of the History of Science since the Renaissance*, 11, 1956, p. 257-267.
- 29 Janine Bouissounouse, *Condorcet. Le Philosophe dans la Révolution*, Paris, Hachette, 1962, p. 115.

quelques menaces de la part du pouvoir judiciaire. Mais l'esprit révolutionnaire souffle déjà ses premières brises et Condorcet ne sera pas sérieusement inquiété. Le Lycée lui-même traverse la période des insurrections sans trop de dommages et se perpétue sous le titre de Lycée républicain à partir de décembre 1793³⁰ pour prendre le nom d'Athénée de Paris en 1802, puis d'Athénée royal sous la Restauration. Il clôt définitivement ses cours en 1843, alors que les universités ont pris le relais de la formation scientifique.

En marge du rôle des francs-maçons dans l'enseignement des sciences dans les sociétés savantes, on doit également compter avec l'apport des initiés dans différentes disciplines scientifiques³¹. Dans cette catégorie aussi, la loge des *Neuf Sœurs* a établi une sorte de suprématie. Elle accueille en son sein des spécialistes de sciences naturelles comme le comte Bernard de Lacépède (1756-1825)³², l'inventeur de divers instruments de physique Pierre Le Changeux (1740-1800), les mathématiciens Charles-Gilbert Romme (1750-1795)³³ et François Chabanneau (1754-1842), le chimiste Antoine Cadet de Vaux (1743-1828) et le médecin Pierre Cabanis (1757-1808), familier du baron d'Holbach³⁴. Les architectes y

-
- 30 Un ami de Fourcroy, Charles-Louis Cadet de Gassicourt, qui a participé à la fondation du Lycée de Paris en 1787 et qui a été initié aux mystères maçonniques la même année, écrit une ode vibrante en faveur du Lycée républicain à l'époque révolutionnaire. Voir *Mémoire du général baron Thiébauld, publiés sous les auspices de sa fille, Mademoiselle Claire Thiébauld, d'après le manuscrit original*, éd. Fernand Calmettes, Paris, Plon, 1893, t. 1, p. 404, et Jacques Charles Lemaire, «Cadet de Gassicourt, propagateur de l'antimaçonnisme templier», *La Pensée et les Hommes*, n. 49, 2002, p. 165.
- 31 Louis Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, Amsterdam, 1782-1788, t. 2, p. 300, et t. 11, p. 18.
- 32 Jean Théodoridès, «Le comte de Lacépède (1756-1825), naturaliste, musicien et homme politique», dans *Comptes rendus du 96^e Congrès national des sociétés savantes. Toulouse 1971, Section des sciences. 1, Histoire des sciences*, Paris, Bibliothèque nationale, 1974, p. 49.
- 33 Ardent révolutionnaire, Charles-Gilbert Romme est aussi connu comme promoteur du calendrier républicain. Voir François Garrigue, «Formation et composantes de l'esprit républicain chez le Conventionnel Gilbert Romme», dans J. Viard (éd.), *L'esprit républicain : Colloque d'Orléans des 4-5 septembre 1970*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 175-187.
- 34 Cabanis, qui est aussi lié avec Lacépède, Garat et Chamfort, est introduit aux *Neuf Sœurs* par Roucher (Martin S. Staum, *Cabanis. Enlightenment and Medical Philosophy in the French Revolution*, Princeton, Princeton University Press, 1980, p. 18). Il se brouillera avec le poète, hostile aux positions de Robespierre, au moment de la Terreur (Antoine Guillois, *Le Salon de Madame Helvétius. Cabanis et les idéologues*, New York, B. Franklin, 1894, p. 53, 59 et 84).

sont bien représentés, mais ce sont surtout des hommes de cour qui, comme Charles Guillaumot (1730-1807) ou Bernard Poyet (1742-1824), ont la charge de la construction ou de l'entretien des monuments publics.

Ouverts aux spéculations théoriques, les francs-maçons de la génération pré-révolutionnaire ne sont pas moins intéressés par les concrétisations technologiques de leurs hypothèses de recherche. Si les créations d'automates rencontrent peu d'écho dans les loges³⁵, les expériences sur l'électricité³⁶ ou les innovations en matière de déplacement dans les airs y recueillent une faveur insigne. Un franc-maçon architecte s'illustre dans la construction de machines volantes, et il s'agit sans doute d'un des inventeurs les plus célèbres que le XVIII^e siècle français ait engendrés : Jacques-Étienne Montgolfier (1745-1799)³⁷. En compagnie de son frère Joseph-Michel (1740-1810), qui n'a, semble-t-il, jamais été reçu dans une loge maçonnique, Jacques-Étienne commence sa carrière comme élève de Soufflot puis, à la mort de son père, rentre à Annonay pour reprendre la direction de la manufacture familiale de production de papier. Déjà, il se signale dans cette activité par une première invention : un procédé de fabrication du papier vélin inconnu jusqu'alors. La lecture des *Observations sur différentes espèces d'air* (1772) du chimiste britannique Joseph Priestley³⁸, le découvreur de l'oxygène (1774), lui donne l'idée d'enfermer dans une enveloppe de papier un gaz plus léger que l'air, afin que cette enveloppe puisse s'élever dans l'atmosphère. Avec l'aide de Joseph-Michel, Jacques-Étienne construit dans un premier temps un ballon de soie d'une vingtaine de mètres cubes qui, rempli d'un air chaud produit par la combustion de paille mouillée mêlée de laine, s'élève dans l'air. Les deux frères répètent leur expérience, à Annonay d'abord, puis, le 19 septembre 1783, devant le roi et toute la cour réunie à Versailles³⁹. La montgolfière, symbole d'une nouvelle maîtrise de la nature et figure

35 Alfred Chapuis et Edmond Droz, *Les Automates. Figures artificielles d'hommes et d'animaux. Histoire et technique*, Neuchâtel, Éditions du Griffon, 1949, p. 251-270, ainsi que André Doyon et Lucien Liaigre, *Jacques Vaucanson, mécanicien de génie*, Paris, P.U.F., coll. « Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Grenoble », 1966, p. 416.

36 R. Darnton, *La Fin des Lumières. Le mesmérisme et la Révolution*, *op. cit.*, p. 38.

37 A. Le Bihan, *Francs-maçons parisiens du Grand Orient de France (fin du XVIII^e siècle)*, *op. cit.*, p. 364.

38 Priestley a été naturalisé français grâce à l'intervention du comte de Lacépède (voir J. Théodoridès, « Le comte de Lacépède (1756-1825), naturaliste, musicien et homme politique », *loc. cit.*, p. 50).

39 Patrick Wald-Lasowski, « Globes ! », *Revue des sciences humaines*, n. 200, 1985, p. 9-42.

emblématique d'une modernité qui se donne en spectacle au plus grand nombre⁴⁰, était née. L'aérostat acquiert au fil des mois des dimensions de plus en plus grandes (jusqu'à 750 mètres cubes) et transporte des animaux, puis des personnes. Le 21 novembre 1783, Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes s'élèvent jusqu'à mille mètres dans le ciel et parcourent quelques kilomètres au dessus de Paris, la distance entre le château de la Muette et la Butte aux Cailles⁴¹. Deux francs-maçons parisiens, le constructeur de l'engin aérostatique et son premier pilote, laissent de cette manière leur nom dans l'histoire des pionniers de l'aviation. Mais, tandis que l'intrépidité de Pilâtre lui vaut de mourir prématurément, Jacques-Étienne Montgolfier, fait chevalier de l'Ordre du Roi par Louis XVI, poursuit ses recherches et invente en 1792 une autre machine, appelée «béliet hydraulique», ou dispositif qui utilise le choc provoqué par l'eau dans une conduite brusquement fermée pour forcer une partie de cette eau à monter plus haut que son point de départ.

Les francs-maçons de l'époque des Lumières, et les membres de la loge des *Neuf Sœurs* en particulier, ne se sont donc pas cantonnés dans une vaine spéculation théorique. Les uns ont cherché à mettre leur savoir à la disposition de leurs contemporains en suppléant aux carences du clergé dans l'enseignement des matières scientifiques et techniques. D'autres, davantage animés par une intuition pratique, ont innové en offrant à la civilisation les fruits concrets de leurs réflexions. En fils spirituels de l'*Encyclopédie*, «concrétisation de la philosophie du temps⁴²», tous ont contribué de la manière qu'ils estimaient la plus adéquate au progrès intellectuel et social de l'humanité.

JACQUES CHARLES LEMAIRE

Lettres Romanes, Université de Bruxelles

40 Michel Delon, « Montgolfière », dans M. Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, P.U.F., 1997, p. 725.

41 Benjamin Franklin a dressé le compte rendu officiel de l'ascension (Cl.-A. Lopez, *Le Sceptre et la Foudre. Benjamin Franklin à Paris, op. cit.*, p. 204).

42 Robert Darnton, *L'Aventure de l'Encyclopédie (1775-1800). Un best-seller au siècle des Lumières*, trad. Marie-Allyx Revellat, Paris, Perrin, 1982, p. 387.